

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS

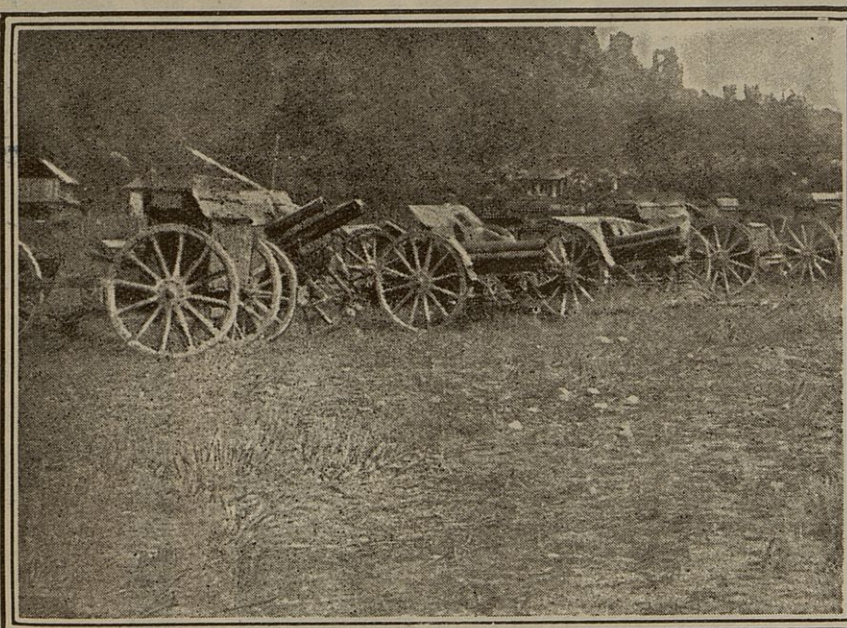
Sir Edward Carson

PREMIER LORD DE L'AMIRAUTÉ

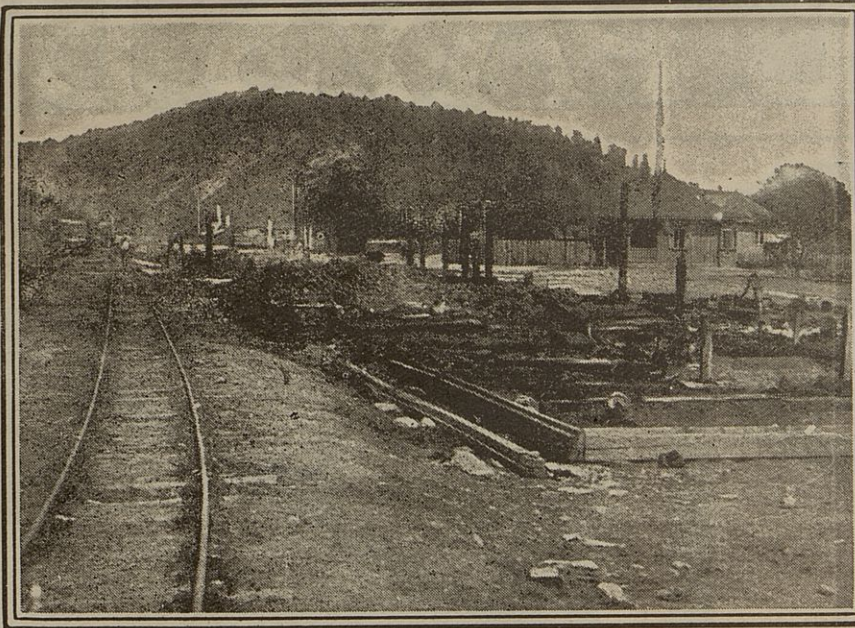
Abonnement pour la France.... 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger... 20 Frs

L'ARMÉE ROUMAINE EN CAMPAGNE



De nombreux trophées attestent, après chaque combat, que les Roumains sont redevenus redoutables, tels ces canons pris aux Autrichiens avec leurs munitions.



Les Autrichiens, battus dans la récente offensive roumaine, brûlaient, pour fuir plus vite, les vivres en magasin. Il y en avait ici qu'ils ont livrés aux flammes.



Le prince Carol, fils aîné du roi, est constamment au milieu des troupes. Le voici assistant à un service célébré sur le front à l'occasion d'un récent succès.



Quand le prince Carol se rend dans quelque village, les paysans, qui aiment son affabilité, lui font une réception enthousiaste. Le voici au cours d'une de ces visites.



Les plus cruelles épreuves n'ont pu abattre le moral de l'armée roumaine. La mission française, qui l'a réorganisée, l'a aidée, par ses fraternels encouragements, à garder foi en la victoire finale. Elle tient tête vaillamment, en Moldavie, aux poussées austro-allemandes. Voici deux preuves de sa vigueur : à gauche, une tranchée enlevée à l'ennemi ; à droite, un lot de Boches faits prisonniers. Les Roumains sont aujourd'hui aussi aguerris que les soldats de Mackensen et ils ont sur ces derniers cette supériorité de se battre pour une cause juste. Aussi est-on fort inquiet à Berlin et à Vienne de leur superbe résistance.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 30 Août au 6 Septembre



Le nouveau, sur le front britannique, le mauvais temps a imposé le retour aux petites opérations. Dans la région Ypres-Dixmude le sol, détrempé par les pluies et la lente expansion souterraine des inondations tendues dans la région de Nieupoort, n'offrait pas la consistance nécessaire pour les grands déplacements d'artillerie lourde sans le concours de laquelle aucune opération importante n'est possible. Disons pourtant que si les gros canons changent peu de position, en ce moment, ils sont assez judicieusement établis sur celles qu'ils occupent, pour causer de grands dommages à l'ennemi : ce sont eux qui, du 30 août au 6 septembre, ont été le plus occupés dans ce secteur : les communiqués ont mentionné chaque jour la persistance de leur activité. L'artillerie allemande, de son côté, a beaucoup agi, mais elle reste visiblement inférieure à celle de nos alliés. Dans ce secteur ils ont cependant profité de quelques embellies pour gagner du terrain : le 30 août, au nord-est de Saint-Julien et le 3 septembre au sud-est de Saint-Janshoek.

Dans les autres secteurs on a signalé presque chaque jour de petites opérations entreprises tantôt par les Anglais, tantôt par les Allemands. Nos alliés ont pris l'initiative, le 1^{er}, à l'est de Wytchaete et chassé les Boches des tranchées attaquées. Mais à Arleux-en-Gohelle, à Gouzeaucourt, à Hargicourt, à Epehy, vers Lens, vers La Bassée par deux fois, puis vers Monchy-le-Preux, enfin, le 5, vers Armentières et vers Klein-Zillebeke, ce sont les Allemands qui ont attaqué, avec énergie, mais sans résultat. Tout au plus, sur un point où ils étaient très supérieurs en nombre, au nord de la ferme de Villemont, à l'est d'Hargicourt, ont-ils pu, le 31 août, prendre une petite bosse de terrain dont ils ne peuvent même pas faire une position, puisque les Anglais n'avaient pas cru devoir s'y établir en force. Cette conquête leur coûte assez cher. Du reste au cours des petits combats qui se sont livrés du 30 au 6 les Anglais ont détruit des Boches en assez grand nombre et fait beaucoup de prisonniers. Ils ont publié le 1^{er} leur bilan du mois d'août : il en résulte que 7.219 Allemands dont 158 officiers sont restés entre leurs mains, ce qui porte à 10.697 hommes dont 237 officiers le nombre total des prisonniers faits à l'ennemi sur leur front en ces deux derniers mois. De plus, en août, ils ont capturé 38 canons dont 6 lourds, 208 mitrailleuses, 73 mortiers. Ces chiffres sont assez éloquentes pour se passer de commentaires.

L'aviation britannique a recommencé ses sorties dès que l'amélioration du temps le lui a permis : elle a exécuté de nombreuses opérations en Belgique et plusieurs établissements militaires que visaient ses pilotes ont gravement souffert. Les combats aériens, d'autre part, ont été fréquents. Le 5, les opérations aériennes sont particulièrement actives et les pilotes boches, qui ordinairement restent volontiers en dedans de leurs lignes, passent les lignes de nos alliés pour bombarder, à l'arrière, des hôpitaux et des propriétés privées.

On apprend que les Allemands font évacuer les civils du nord de la France et de la Flandre occidentale, jusqu'à la ligne Courtrai-Thourout. En France, Valenciennes, entre autres villes, serait évacuée.

Sur le front français la lutte est redevenue très vive en Champagne et dans les secteurs de l'Aisne, tandis qu'on parlait peu de la région de la Meuse où l'on n'a à enregistrer, du 30 août au 6 septembre, que quelques tentatives malheureuses des Allemands contre nos lignes, à plusieurs reprises au nord des Caurières et au nord de Vaux-les-Palameix, mais où l'artillerie reste très occupée.

En Champagne, nos hommes ont mené à bien quelques opérations secondaires qui se situent : au nord du Téton le 30 août, vers la butte du Mesnil le 1^{er} septembre, à l'ouest de la route Saint-Hilaire-Saint-Souplet le 3 ; dans toutes, ils ont atteint leurs objectifs, ruiné plus ou moins les ouvrages de l'ennemi, détruit des Boches et fait des prisonniers. Les revanches que les Allemands ont cherché à prendre çà et là leur ont échappé. Une plus grosse affaire s'est passée sur cette partie du front, suivant le communiqué du 4. Nos troupes ont exécuté un très large coup de main de part et d'autre de la route de Souain à Somme-Py. Nos détachements ont pénétré dans les tranchées adverses sur un front de 800 mètres et toute la profondeur de la première ligne. Ils ont fait sauter des abris, détruit des installations à gaz, ramené quarante Boches, quatre mitrailleuses, un canon de tranchée et un important matériel. Le 5, au plateau des Casemates et au plateau de Californie, nos positions sont attaquées avec vigueur mais les Allemands sont repoussés, pendant qu'un de nos détachements réussit un coup de main au nord-est du Téton.

On a signalé en Alsace quelques rencontres sans importance.

La plus grande activité n'a cessé de régner dans les secteurs de l'Aisne : les Allemands ne peuvent se résigner à la perte des positions que nous leur avons prises et presque chaque jour leurs reconnaissances essaient de découvrir quelque endroit de nos lignes où notre surveillance serait en défaut. Mais ils en sont pour leur zèle : à cette petite guerre ils perdent toujours quelques hommes tués ou pris et sont obligés de rentrer dans leurs tranchées sans avoir remporté le moindre succès.

Une nouvelle défaite leur a été infligée le 1^{er}. Après une forte préparation d'artillerie nos troupes ont pris l'offensive au nord-ouest d'Hurtebise et d'un seul bond ont enlevé leurs objectifs sur un front de 1.500 mètres et une profondeur de 300. Nous avons fait là 150 prisonniers et pris 7 mitrailleuses. Le terrain enlevé était couvert de cadavres allemands. Quelques heures plus tard nos hommes élargissaient leur conquête et enlevaient une nouvelle tranchée sur 200 mètres, faisant trente prisonniers de plus. On signale la brillante participation de nos aviateurs à cette bonne journée : ils descendaient jusqu'à 100 mètres du sol pour mitrailler l'ennemi dans ses tranchées.

Le même jour, de l'autre côté de Craonne, vers Corbeny, nos détachements pénétraient dans une tranchée sur 200 mètres, y opéraient des destructions et en ramenaient 12 prisonniers.

Le 6 septembre a été célébré avec une grande solennité, à Fère-Champenoise, l'anniversaire de la victoire de la Marne. A cette occasion, la médaille militaire a été conférée au général de Castelnau et au général Sarraill.

L'OFFENSIVE ITALIENNE

Après plusieurs jours d'efforts héroïques nos alliés ont enfin, le 5, fini de chasser les Autrichiens du mont San-Gabriele. C'est un fait de la plus haute importance. Le San-Gabriele, haut de 646 mètres, domine la région vers laquelle doivent tendre, dans ce secteur, les efforts immédiats de nos alliés : de là ils peuvent balayer la vallée de Chiapovano et bombarder la forêt de Ternova. On prévoit que les Autrichiens seront contraints d'abandonner la défense de ce qu'ils tiennent encore du plateau de Bainsizza. Ce San-Gabriele est une des positions dont les Austro-Allemands avaient tiré le meilleur parti. Ses nombreuses excavations, soit artificielles soit naturelles, étaient bondées de mitrailleuses et de mortiers : de la base au sommet s'étagaient les installations défensives les plus complètes. On le regardait comme l'un des piliers, et non le moins solide, de la défense autrichienne sur le bord du Carso, réputé lui-même inaccessible. Les Italiens ont dû le conquérir mètre par mètre, mais enfin, les Autrichiens n'y sont plus et le fait de les avoir expulsés constitue un des actes les plus glorieux de la guerre.

Sur le Carso proprement dit, la bataille se poursuit sans discontinuer, de Castagnevizza à la mer : les Autrichiens contre-attaquent sans répit nos alliés : ils semblent avoir fait appel à leurs dernières ressources en hommes, afin de pouvoir lancer masses sur masses contre les lignes italiennes, qui d'ailleurs restent inébranlables et même avancent toujours quelque peu.

Les conséquences de la victoire du San-Gabriele ne tarderont pas à se faire sentir du côté de l'Hermada, car il est possible que les Autrichiens aient besoin d'enlever une partie des troupes qui défendent ce massif, pour les opposer à la marche victorieuse des Italiens à l'est de Gorizia : sur cette partie du front, c'est la route de Laybach qui s'ouvre ; l'Hermada dégarni ou enlevé, ce serait celle de Trieste.

Le nombre des prisonniers autrichiens grossit de jour en jour ; pour la seule journée du 5, on en compte 1.600 faits au San-Gabriele et 400 sur le Carso. Au reste c'est par plusieurs centaines que les Italiens les capturent chaque jour.

On annonce le 6, que, entre cette journée et celle du 5, le total des Autrichiens pris s'élève à 2.000.

L'aviation a été des combats signalés le 5. Il n'y avait pas moins de 261 appareils italiens travaillant en liaison avec les troupes de terre.

NOTRE COUVERTURE

SIR EDWARD CARSON

Né en 1854 à Dublin, après avoir terminé ses études au Trinity College de cette ville, sir Edward Carson se fit comme avocat une grande réputation. Député depuis 1892, solliciteur général dans les cabinets conservateurs de 1900 à 1906, il prit une part prépondérante aux événements d'Irlande lors de la dernière crise du Home rule, en organisant la résistance armée de l'Ulster.

Entré dans le ministère de coalition en mai 1915, il en sortit avec éclat au mois d'octobre suivant pour protester contre l'inertie du gouvernement en présence de l'égoïsme de la Serbie.

Champion du service obligatoire, il fut choisi par M. Lloyd George comme premier lord de l'amirauté. Mais au dernier remaniement ministériel il abandonna le ministère de la marine et devint membre sans portefeuille du cabinet de guerre.

L'énergie, l'activité et le talent de parole de sir Edward Carson en font une des personnalités marquantes du monde politique de la Grande-Bretagne.

LA DÉSINFECTION DES PLAIES DE GUERRE

PAR LA MÉTHODE DE CARREL

La méthode de Carrel est parmi les nouveautés médico-chirurgicales de la guerre une de celles qui méritent le plus de retenir l'attention, du fait de ses merveilleux résultats.

Nos lecteurs la connaissent au moins de nom et, en tout cas, n'ont pas été sans avoir entendu parler de notre compatriote Alexis Carrel, une des lumières des sciences biologiques ; c'est pourquoi il nous semble intéressant de leur indiquer aujourd'hui, au moins dans ses grandes lignes, les éléments de cette méthode, qui est d'ailleurs magistralement exposée par l'auteur dans un volume publié récemment : *Le traitement des plaies infectées*.

Caractères des plaies de guerre. — Avant d'entrer dans le détail des procédés techniques de Carrel, il est bon, en quelques mots, d'indiquer les caractères généraux des plaies de guerre. Celles-ci doivent (et ce fait résulte de la pratique) être considérées, sauf preuve absolue du contraire, comme des *plaies infectées* ; cette infection est la règle à des degrés divers, lorsqu'il s'agit d'un fragment de projectile à explosif (obus, grenade, torpille, etc.) et cela d'autant plus que les petits éclats créent dans les masses musculaires de vastes chambres profondes de dilacération, ne communiquant avec l'extérieur que par l'orifice très minime foré au travers de la peau et de l'aponévrose, tissus très élastiques.

Il se constitue alors, en quelque sorte, une *cavité close* renfermant, à la fois, des débris de muscles, d'os, du sang et des corps étrangers, fragments de projectiles, débris de vêtements, terre, etc., qui présentent à leur surface des microbes dont la virulence est parfois extrême.

L'infection ne va pas tarder à se manifester et elle se développe d'une manière d'autant plus rapide que trois facteurs contribuent à la favoriser :

Tout d'abord le milieu ; muscle broyé et sang, qui sont un excellent milieu de culture. Ensuite l'absence de communication large avec le milieu extérieur, le vase clos, qui, ainsi qu'il est établi de longue date médicalement, favorise la prolifération des espèces microbiennes les plus dangereuses : les *anaérobies*, (c'est-à-dire celles qui se font à l'abri d'un milieu oxygéné.) Enfin, le fait que la même condition de vase clos empêche l'antiseptique d'atteindre le foyer de l'infection.

Toutes ces conditions réunies dans la plaie par petit éclat, la plus fréquente actuellement, en font le lit idéal des infections les plus graves, les gangrènes gazeuses en particulier.

Nécessité d'un acte chirurgical initial.

On comprend aisément, dès lors, l'intérêt qui s'attache à transformer la cavité close en une *plaie ouverte* et au contact de l'air. C'est le premier temps de la méthode de Carrel, qui consiste en un *débridement* opératoire de tout ce qui, de près ou de loin, ressemble à une cavité close. On transforme donc la plaie fermée en une *plaie exposée*, et Carrel insiste à juste titre sur ce temps préalable qui permet le premier nettoyage de la lésion, le *nettoyage mécanique*. Celui-ci consistera à retirer, soit par l'extirpation pure et simple soit par l'abrasion, tous les tissus voués à la désagrégation, comme tous les corps étrangers ; en agissant ainsi, on supprime un très grand nombre d'éléments favorisant ou déterminants de l'infection, mais on ne peut les supprimer tous, car pour qu'il en soit autrement il faudrait avoir une vue *microscopique* ; aussi va-t-on recourir ensuite au nettoyage chimique qui, lui, agira sur les infiniment petits restés dans la plaie. Ainsi à l'acte opératoire macroscopique va succéder l'acte antiseptique microscopique.

Le choix d'un antiseptique. — Avant la guerre, l'immense majorité du corps médical croyait surtout aux antiseptiques forts. Somme toute on n'avait affaire qu'à des infections très atténuées, les applications d'antiseptiques se trouvaient être de ce fait espacées, et leurs inconvénients n'avaient pas l'occasion d'apparaître ; mais depuis la guerre, et en présence des faits, on s'est aperçu que tous les antiseptiques forts, iode, sublimé, etc., ont un pouvoir double : l'un favorable, microbicide ; l'autre défavorable, action de destruction des tissus de la plaie, dont les cellules jouent un rôle capital tant dans le mécanisme de la lutte contre l'infection que dans celui de la réparation des lésions ou cicatrisation de la plaie. D'où une série de recherches, sensiblement parallèles dans le temps, qui ont mis en lumière l'importance de l'étude d'un antiseptique au point de vue de ses réactions dans une plaie, c'est-à-dire *in vivo*, (par opposition aux études faites en mettant simplement en contact l'antiseptique avec les cultures microbiennes.)

Carrel, avec Dakin et Daufresne, a été de ceux qui furent frappés par ce fait et leurs recherches les amenèrent à arrêter leur choix sur un antiseptique qui constitue une *bonne solution moyenne* du problème, l'hypochlorite de soude dissous à 4.75 pour 1.000, ou *liqueur de Dakin*. Celle-ci a une valeur antiseptique qui est voisine de celle de l'iode et de l'eau oxygénée ; mais, contrairement à ces substances, elle ne lèse pas les *tissus sains* car si elle contribue à dissoudre et à désagréger les tissus détachés et voués à la désorganisation (source d'infection) au contraire, par un phénomène biologique assez particulier qui s'opère à la périphérie des cellules, elle contribue à créer, au contact de solutions salées comme le sérum sanguin, une cuticule protectrice des tissus sains. Enfin l'hypochlorite de soude n'étant nullement toxique pour autant qu'il n'est pas injecté dans les vaisseaux sanguins, son emploi n'est d'aucun danger.

Mode d'emploi de l'antiseptique. — Ici, encore, un élément nouveau. Ayant entre les mains un antiseptique peu toxique et sans danger pour les tissus de la plaie, Carrel n'était plus, comme avec les antiseptiques forts, dans la crainte qu'un contact trop prolongé de cette substance avec les tissus aboutisse à des résultats fâcheux pour ceux-ci. Aussi indiqua-t-il les bienfaits qu'un séjour permanent de l'élément chimique était à même de déterminer ; (car la présence continue de l'antiseptique empêche les microbes de cultiver et de se reproduire dans l'intervalle de deux pansements.)

L'antiseptique en permanence dans la plaie, c'était donc la solution rêvée pour arriver rapidement à la stérilisation complète de la lésion, car, ne pouvant se reproduire, l'espèce microbienne succombe bientôt. *L'emploi continu de la solution antiseptique*, c'est là le troisième point original de cette méthode de Carrel qui, tout entière, est faite d'éléments nouveaux.

Humectage continu de la plaie. — Comment réaliser l'humectage, le nettoyage chimique continu ?

Pour arriver à ce résultat on dispose un système irrigateur réalisé au moyen : 1° d'un récipient contenant la solution de Dakin ; 2° de tubes de caoutchouc amenant le liquide, du récipient à la plaie. Voilà pour l'ensemble ; mais le détail a aussi son intérêt. Le caoutchouc, qui vient du récipient, aboutit à un *tube de verre répartiteur* d'un modèle variable avec les besoins et d'où partent autant qu'il est nécessaire des tubes secondaires perforés circulairement ; chacun de ces derniers tubes aboutit à un recoin de la plaie, si bien que, la mise en place terminée, la plaie tout entière se trouve soumise aux bienfaits du liquide. Les figures qui accompagnent cet article montrent les points principaux de la mise en pratique.

La plaie irriguée, on la recouvre de compresses de gaze stérile vaselinée, autour et sur les bords ; ces compresses sont destinées à empêcher les tissus de voisinage d'être irrités par la macération ; le tout est recouvert d'une double couche de coton, d'abord hydrophile, puis non absorbant, en ayant soin de laisser le tube répartiteur hors du pansement entre deux couches de coton, les tubes traversant la couche inférieure.

L'instillation continue est le procédé de choix ; on la réalise en intercalant un système destiné à fournir l'antiseptique goutte à goutte ; mais certaines conditions empêchent de recourir à ce moyen et obligent à employer l'irrigation discontinue, qui pratiquement se réalise alors en appuyant, toutes les deux heures, sur une pince pour permettre à une quantité, variant de 20 à 100 centimètres cubes, de solution de passer dans la plaie. En tout cas, la plaie doit être sans cesse humide, sans que le liquide déborde, et la pression du liquide ne doit pas excéder un mètre.

Combien de temps doit durer l'action de nettoyage chimique ? Cela varie considérablement avec la nature des plaies et l'époque à laquelle est commencé le traitement Carrel. En tout cas, il faut cesser l'irrigation lorsque les examens quotidiens des sécrétions de la plaie au point de vue microbiologique montrent l'absence de bactéries. Généralement, cette date est atteinte après trois à dix jours pour les plaies des parties molles ; dix à trente jours pour les plaies profondes avec fracture.

Fermeture de la plaie. — Au lieu de laisser la plaie se combler spontanément, c'est-à-dire lentement, grâce à la cicatrisation des plaies on peut procéder à une fermeture chirurgicale aussitôt que la plaie est aseptique. On le fait alors en *suture* suivant les méthodes ordinaires, ou, mieux, en rapprochant les lèvres de la plaie et en les accolant au moyen

de bandes adhésives, disposées comme un corset et lacées de la même façon. La cicatrisation est ainsi extrêmement rapide.

Résultats. — Nous venons de voir que, grâce à la méthode de Carrel, des plaies infectées étaient stérilisées dans une durée variant de trois à trente jours ; ce n'est pas tout ; ces mêmes plaies sont cicatrisées généralement du trentième au quarantième jour et on obtient ainsi en un mois ce qui aurait demandé trois mois ou plus avec les méthodes antérieures.

Donc, 1^{er} résultat : *raccourcissement considérable de la durée du traitement*.

Grâce à l'application précoce de la méthode on prévient la production de complications, telle la gangrène gazeuse, et dans plusieurs cas même une gangrène déclarée a rétrogradé et guéri sans amputation.

Donc, 2^e résultat : *suppression des complications infectieuses et par conséquent des complications mortelles et des amputations*.

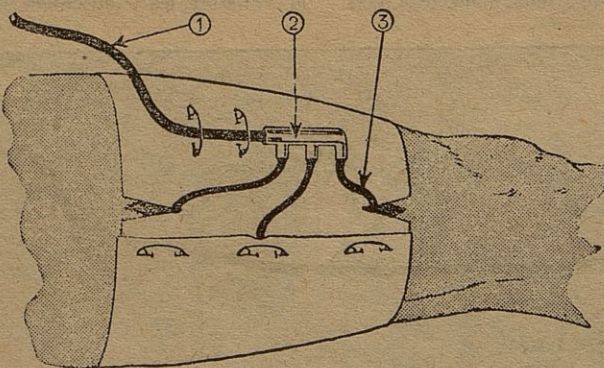
Enfin les blessés guéris rapidement le sont encore sans cicatrice adhérente.

Donc, 3^e résultat : *absence de cicatrices et par conséquent absence des troubles fonctionnels liés à ces cicatrices*.

Donc, dans l'ensemble, avec la méthode de Carrel, l'infection n'existe pour ainsi dire plus et le blessé, qui lui doit de conserver la vie et un membre, lui doit aussi de guérir avec une cicatrice souple qui n'apporte pas d'obstacle au libre fonctionnement des nerfs et des muscles.

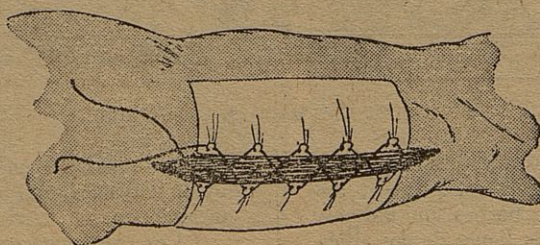
L'ensemble des chirurgiens s'est actuellement rallié à cette méthode et en fait grand cas et on ne peut être taxé d'exagération en disant que la grande majorité conclut avec le professeur Tuffier que la méthode de Carrel donne des résultats ignorés jusque-là.

A.-C. GUILLAUME.



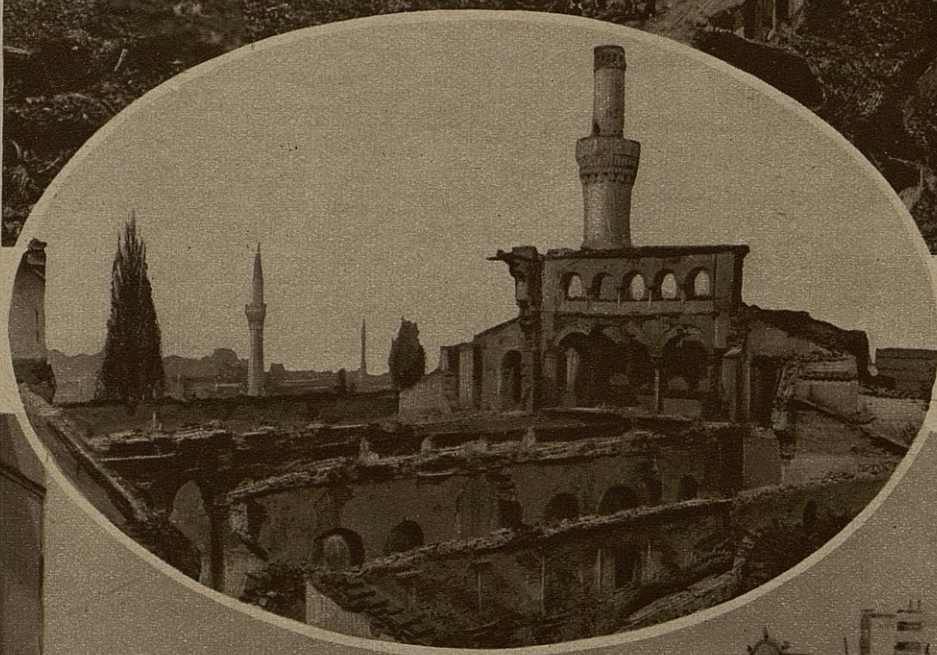
IRRIGATION D'UNE PLAIE AU MOYEN DE L'APPAREIL DE CARREL

1. Tube qui amène le liquide. — 2. Tube de verre répartiteur. — 3. Tubes de caoutchouc irrigateurs



SYSTÈME DE CORSETAGE DESTINÉ À RAPPROCHER LES LÈVRES DE LA PLAIE

L'INCENDIE DE SALONIQUE



Voici la vue d'un quartier détruit, prise du minaret de l'église Sainte-Sophie, un des rares monuments sauvés. Dans le médaillon : les ruines de l'église Saint-Démètre, qui était connue comme un joyau d'architecture ancienne.



Le 17 août, un incendie, causé par l'imprudence d'une ménagère et activé par un vent violent, détruisait presque complètement, malgré les efforts des soldats de l'Entente, la ville de Salonique, base des armées alliées en Macédoine et naguère encore siège du gouvernement provisoire hellénique, une des plus riches de l'Orient. Plus de cent mille personnes, se trouvant de ce fait sans abri ni ressources, furent recueillies et secourues par les alliés. Voici ce qui reste de la rue Eynatia, l'une des plus commerçantes de la grande cité.

AVEC LES ITALIENS SUR LE CARSO



Le mont San Gabriele dont voici le sommet haut de 646 mètres forme avec le San Daniele, à 3 kilomètres de lui, et qui atteint 554 mètres, le principal massif qui barre la route aux Italiens.



Sur une des pentes du Carso, un détachement de renfort attend le moment d'intervenir. C'est pied à pied qu'il faut enlever aux Autrichiens ces montagnes abruptes et bien défendues.



Des équipes de terrassiers militaires suivent les combattants pas à pas dans leur progression, tenant toujours empierrées les routes par où les convois affluent vers les premières lignes.



Sur ce front comme sur le nôtre il faut dépenser autant d'ingéniosité que de bravoure. Ce 149 tirant sur les Autrichiens ne peut être repéré, grâce au paravent de branchages qui l'abrite.



L'offensive italienne continue à s'affirmer victorieusement sur le Carso. Depuis que les troupes de Cadorna ont, le 20 août, franchi l'Isonzo sur quatorze ponts improvisés, dont l'un est représenté par la photographie de gauche, ils ont enlevé l'une après l'autre aux Autrichiens toutes les positions qui dominent immédiatement la vallée du fleuve. Ils ont à surmonter des difficultés immenses dans cette guerre de montagnes. A droite, une troupe allant au feu se défile derrière une clôture rustique.

DEUX RÉGIMENTS REÇOIVENT LA FOURRAGÈRE

Deux nouveaux régiments d'infanterie viennent de recevoir la fourragère : le 1^{er} et le 201^e.

Le général en chef la leur a solennellement apportée au front, près des cantonnements où ils se reposent des dures épreuves de l'attaque du 31 juillet et de la résistance sur le terrain conquis, pendant les quatre jours de pluie et ce tempête qui ont suivi. Le 1^{er} régiment d'infanterie, le vieux régiment de Picardie, s'est, dans cette guerre, montré digne de son antique gloire depuis le 23 août 1914, où, par son héroïque résistance à Sars, Saint-Laurent et Saint-Gérard, il couvrait en Belgique la retraite de la 1^{re} division.

Il a pris une part brillante à toutes les grandes batailles de la guerre. A la Marne, il combat à Esternay ; en novembre 1914, il contribue à la prise de Soupir ; il participe aux attaques de Champagne de février-mars 1915 ; en septembre 1915, il est à la cote 108 ; en mars 1916, à la cote du Poivre ; dans la Somme, le 24 août 1916, il s'empare de Maurepas et gagne sa première citation à l'ordre de l'armée ; en avril 1917, il participe à l'attaque de Craonne.

Cette fois, sur l'Yser, 31 juillet 1917, d'un seul bond il enlève les lignes allemandes sur 3 kilomètres de profondeur.

Voici d'ailleurs le texte de la citation :

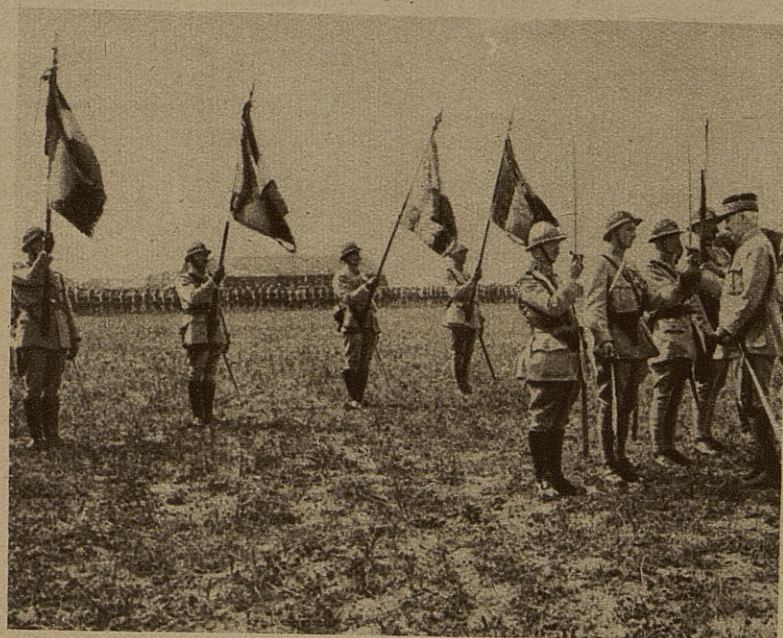
Déjà cité à l'ordre de l'armée, le 1^{er} régiment d'infanterie, sous le commandement du lieutenant-colonel de Bruignac, vient d'affirmer à nouveau sa réputation en enlevant brillamment, à l'attaque du 31 juillet 1917, plusieurs tranchées fortement organisées et en pénétrant dans les lignes allemandes jusqu'à 3 kilomètres de profondeur. S'est maintenu ensuite pendant plusieurs jours sous des bombardements violents, dans des trous remplis d'eau, organisant le terrain malgré la tempête, élargissant chaque jour sa conquête et donnant ainsi la preuve de sa ténacité et de son esprit offensif.

La fourragère ne pouvait être mieux placée qu'à l'épaule de ces braves.

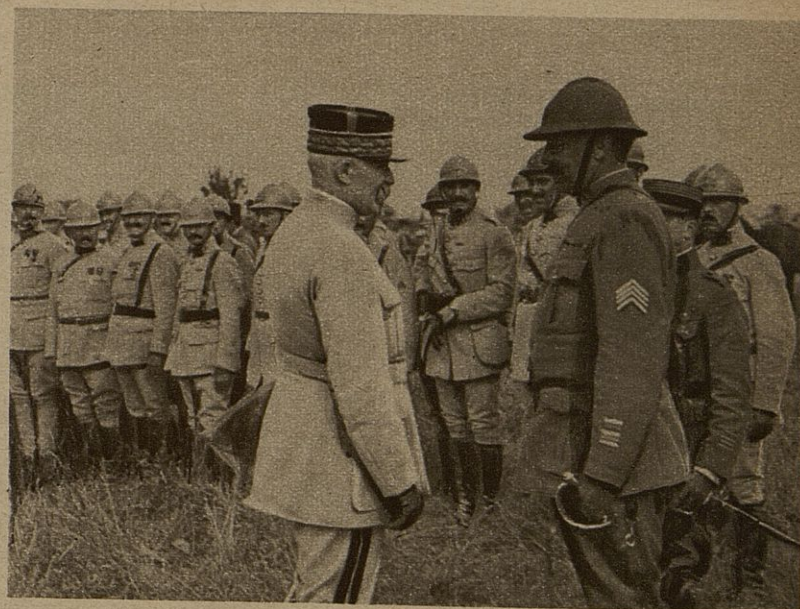
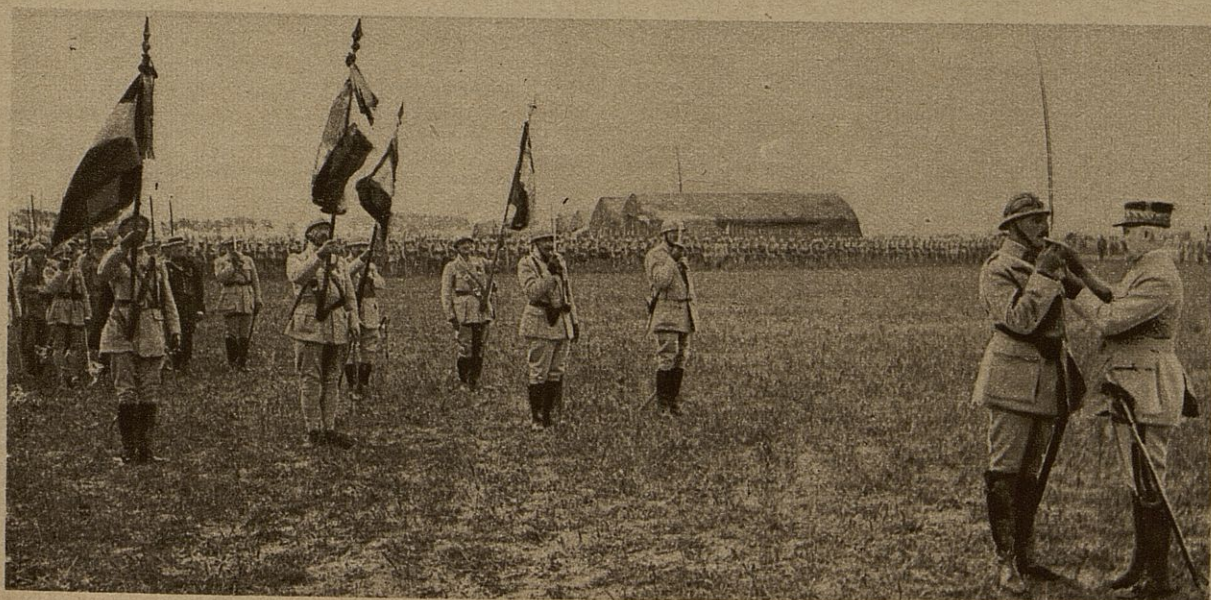
Le 201^e, le régiment filial, si je puis dire, est digne du 1^{er}.

Il l'a d'ailleurs suivi au cours de la campagne et a partagé sa gloire.

A Verdun, il arrête l'avance boche au bois Navé, le 9 mars 1916. Dans la Somme, il gagnait, comme son aîné, sa première citation à l'ordre de l'armée, à



LE GÉNÉRALISSIME DÉCORE DES OFFICIERS SUR LE FRONT DES TROUPES.



LE GÉNÉRALISSIME FÉLICITE LES OFFICIERS DES RÉGIMENTS DÉCORÉS.

Maurepas, le 24 août 1916. A Craonne, le 16 avril 1917, il était cité à l'ordre du corps d'armée.

Cette fois, comme le 1^{er}, il pénétrait d'un seul élan dans les organisations boches sur 3 kilomètres de profondeur, et méritait la citation suivante :

Déjà cité à l'ordre de l'armée et à l'ordre du corps d'armée, le 201^e régiment d'infanterie, sous le commandement du lieutenant-colonel Mougin, s'est acquis une gloire nouvelle en enlevant brillamment, à l'attaque du 31 juillet 1917, en liaison parfaite avec l'armée britannique, plusieurs tranchées fortement organisées et en pénétrant dans les lignes allemandes jusqu'à 3 kilomètres de profondeur. S'est maintenu ensuite pendant plusieurs jours dans des trous remplis d'eau et, malgré la tempête et un bombardement violent, a réussi à étendre sa conquête faisant ainsi preuve d'un mordant et d'une vigueur admirables.

Il opérât, lui, en liaison avec nos alliés anglais, des troupes d'élite, une brigade de la Garde.

Le brio de nos poilus a été tel qu'il a soulevé l'admiration unanime de ces juges difficiles que sont les régiments de la Garde.

Leur chef, quelques jours après, écrivait au lieutenant-colonel Mougin, commandant le 201^e, la lettre suivante :

Le 3 août 1917.

Mon cher colonel,

Veillez me permettre de vous offrir mes plus grands remerciements pour l'aide donnée par le 201^e régiment à la 3^e brigade de la Garde, le 31 juillet dernier.

Les officiers commandants du 2^e bataillon Scots-Guards et du 1^{er} bataillon Welsh-Guards, qui avaient l'honneur de combattre à côté de votre magnifique régiment, m'ont demandé de vous exprimer leur admiration pour le courage et l'élan dont tous vos subordonnés ont fait preuve.

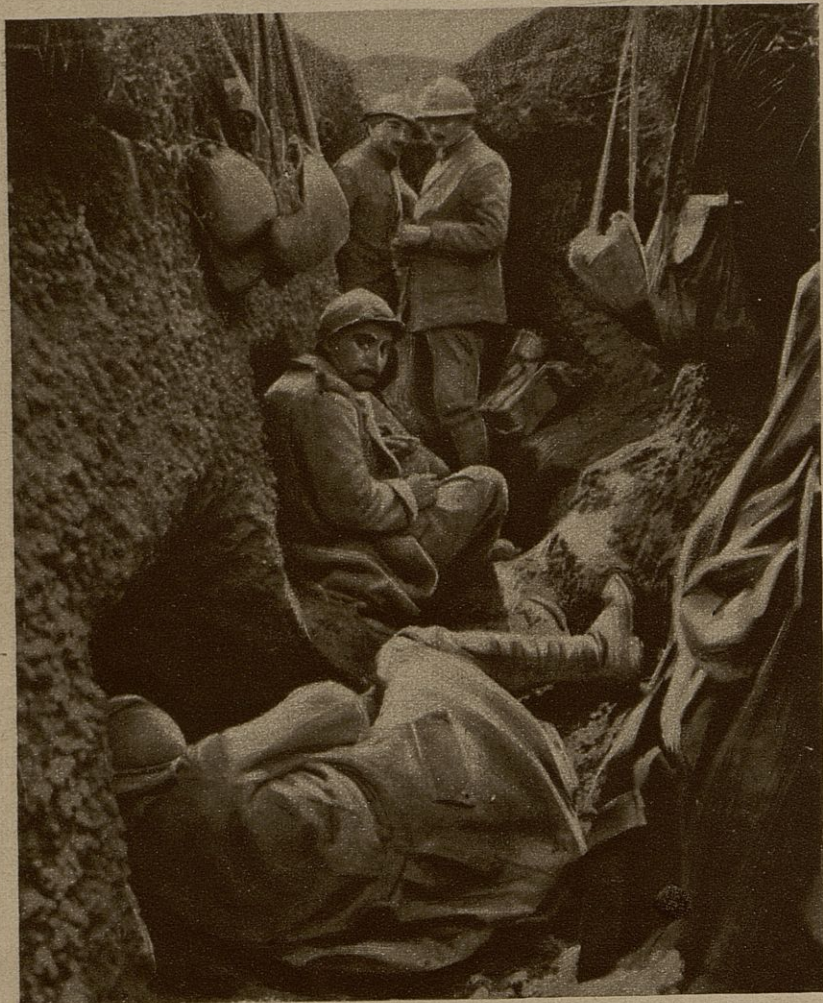
Ce sera toujours un des souvenirs les plus fiers de la 3^e brigade de la Garde d'avoir eu l'honneur d'être engagée dans la bataille avec le 201^e régiment.

Croyez-moi votre tout dévoué

(Signé) : HENRI SEYMOUR,
brigadier-général commandant
la 3^e Guards Brigade.



APRÈS LA CONQUÊTE DE LA COTE 304



Les tranchées allemandes de la cote 304 sont des modèles du genre ; nos artilleurs à force d'obus en sont venus cependant à bout. En voici une qui a été réorganisée pour les nôtres.



Pour le cas où des avions boches viendraient rôder de ce côté, ceux-là ont camouflé le bout de tranchée qui leur sert de poste : la fatigue a eu raison de l'énergie de l'un d'eux.



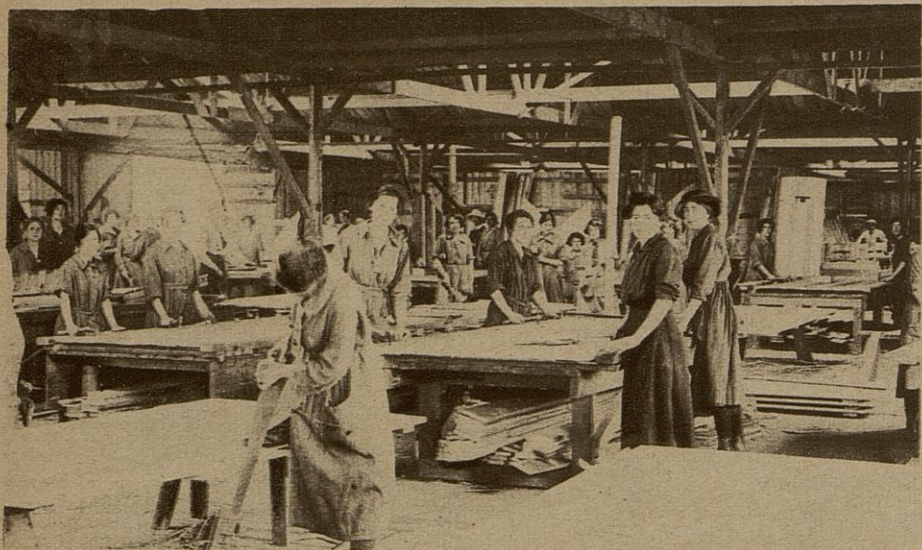
Le 7 mai 1916 les Allemands, ayant concentré entre Béthincourt et Montfaucon des masses formidables d'artillerie, nous enlevèrent, après une rude bataille, la cote 304. Nos vaillants poilus, en général des gars d'Auvergne, avançant dans un ouragan de fer et de feu, l'ont définitivement reprise le 20 août. Les Boches en avaient célébré bruyamment la conquête : c'est une grave défaite pour eux de l'avoir

SUR LES RIVES DE LA MEUSE



La brillante offensive du 20 août a avancé notre front de 3 kilomètres en moyenne de part et d'autre de la Meuse. Sur la rive gauche, notre ligne de départ passait un peu au nord de Chattancourt qui était sous le feu des Allemands et dont on voit les ruines en haut de la page. En bas, c'est, sur la rive droite, le pays entre Bras et Vacherauville : ce dernier village, dont il ne reste rien, était presque à la limite de notre ancienne ligne. Dans le médaillon : des Boches pris dans le tunnel du Mort-Homme.

LES FEMMES SUR LE FRONT BRITANNIQUE



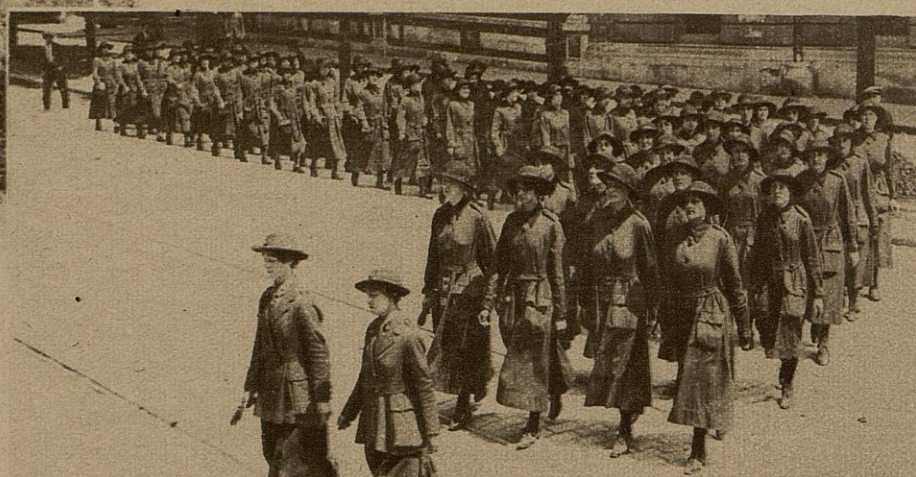
DES FEMMES REMPLACENT LES HOMMES, MÊME DANS LES ATELIERS DE CHARPENTIERS.



LES CUISINIÈRES DU CAMP ÉPLUCHANT LES LÉGUMES.



DEUX AMBULANCIÈRES À LA RECHERCHE DE BLESSÉS.



UNE ÉQUIPE DE TRAVAILLEUSES SE RENDANT AUX POSTES DE TRAVAIL.



L'armée britannique s'est adjoint un corps auxiliaire de travailleuses volontaires qui s'enrôlent à partir de 18 ans pour le service intérieur et de 20 ans pour l'extérieur. Soumises à une discipline analogue à celle de l'armée, elles portent la tenue kaki ; leurs officiers ont pour insignes une fleur de lys ou une rose. Sur le front, elles sont employées partout où elles peuvent remplacer des soldats. Leur commandant en chef est M^{me} Chalmers Watson, sœur de deux ministres. En voici qui font leur service dans un camp.

LES CAMPAGNES DE JEAN LE BLANC

PAR MARC ELDER

X
MARIE-ANGE

Tous les samedis, régulièrement, Marie-Ange descendait voir le *P'tit-Moche*. En trois coups d'aviron, une plate la mettait à bord. Elle vidait l'eau, passait le faubert, vérifiait le mouillage. Une fois par trimestre, elle profitait d'une grande marée pour échouer la barque et la coaltarer. Elle disait maintenant : « mon bateau ».

Sur la semaine, elle tirait l'aiguille, près de la fenêtre qu'égayait une potée de marguerites. Elle avait déjà taillé deux paires de draps dans une grande pièce de toile bise qui sentait l'alcali. Elle entassait du linge dans l'armoire familiale, de quoi la mère se plaignait en criant :

— Y en a plus qu' pour monsieur Jean !

Deux choses lui donnaient de la fierté : le passage du facteur chargé des lettres lentes et la visite mensuelle au percepteur qui étaient les manifestations publiques de sa qualité d'épouse. Elle gardait, à la tête de son lit, un portrait de Jean Le Blanc en tenue, appuyé sur un prie-dieu à franges. Elle aimait à en parler à tout propos, pour son cœur et aussi pour sa vanité.

Toutefois les amies se faisaient rares et les bavardages restreints. Les usines d'Hennebont, de Lorient, pipaient les femmes à des lieues à la ronde. Marie-Ange faillit céder au gros salaire. Mais songeant au trousseau qu'elle avait à faire, elle crut préférable de s'abstenir.

De sa fenêtre elle voyait la cheminée du forgeron, tout encroûtée de suie au faîte, et les pommiers du père Chérel. Les vieux passaient sur le chemin pour se rendre au cabaret de la mère Daoulas et aussi des femmes serrant, sous le tablier, une topette d'eau-de-vie. Vers deux heures elle entendait la canne de Folgoël, l'aveugle, qui tâtait les murs. Un jet de vapeur lui avait mangé la figure au début de la guerre, et il était revenu au village avec une face horrible. Marie-Ange sentait toujours un grand froid l'envahir quand l'ombre hésitante du défiguré traversait sa lumière.

Après la classe, monsieur Bijar avait coutume de faire un tour dans le village. Quelquefois il prenait par le chemin de Marie-Ange et la saluait très courtoisement. Quand la fenêtre de la jeune femme était ouverte, il s'arrêtait même à causer un instant. Il appuyait sa jambe courte sur un palâtre abandonné le long du mur, pour se tenir d'aplomb. Il appelait Marie-Ange : « Madame ».

Elle aimait ces brèves conversations avec cet homme qui était doux, poli et avait un regard si mélancolique. Tant d'insatisfait était en elle ! Les joies de l'amour, posées sur sa jeunesse un soir sans lendemain, avaient laissé des regrets et des rêves. Elle les berçait au hasard des causeries.

Pour lui plaire, monsieur Bijar demandait des nouvelles de Jean Le Blanc.

— Oh ! disait-elle, il est tranquille ! Il m'écrit qu'il est à Moudros...

Et à son tour elle l'interrogeait sur la Grèce. Alors il lui disait la Méditerranée couleur d'indigo, les mille îles légendaires et le soleil oriental. Elle voyait le bateau de Jean dans des ports dorés qui ne connaissaient que le printemps.

Un soir enfin, après plusieurs vaines attentes, elle ne douta plus qu'elle allait être mère. Une grande joie la transporta en songeant au petit qui remplirait ses bras vides. Elle annonça la chose à sa mère et voulut l'écrire à Jean sur-le-champ. Mais la bonne femme se fâcha, à cause de la chandelle trop chère qu'il fallait ménager.

Le village apprit la nouvelle le jour où Marie-Ange fit au messager de la ville une commande de flanelle et de toile fine. Les commères dirent :

— Ça l'occupera, en attendant son homme !

Monsieur Bijar évita les allusions que les vieux ne manquaient point de faire en clignant des paupières. Marie-Ange lui en savait gré dans sa pudeur, mais son cœur, sans qu'elle l'avouât, aurait été heureux qu'il en parlât.

Sur ces entrefaites, le *Bonhomme Vannetais* signala le torpillage de l'*Aurès*.

C'était chez le forgeron, bénéficiaire de la « recette buraliste », que le village consultait l'exemplaire quotidien de la gazette. Monsieur Bijar le lisait jusqu'à la signature du gérant. Tout de suite il vit le désastre et pensa à Marie-Ange. Il attendit d'être seul, mit le journal dans sa poche et sortit.

Il passa, boitant bas et plus triste que jamais, devant la fenêtre de la jeune femme. Elle lui envoya un bonjour amical et il fut tranquille. Alors seulement il s'avisait de songer à Jean Le Blanc qui agonisait peut-être là-bas, dans les mers lointaines.

Le maire, vieux cardiaque qui redoutait les émotions, s'était depuis longtemps déchargé sur l'instituteur du soin pénible d'annoncer les mauvaises nouvelles. Il avait une façon à lui d'avertir monsieur Bijar au reçu d'un avis officiel de décès. D'abord il ouvrait sa tabatière, triturait une prise et se bourrait le nez. Puis il roulait des yeux blancs du côté de son secrétaire et prononçait :

— Mon pauvre Bijar, va falloir encore faire un diplôme !

Car, monsieur Bijar avait eu la pieuse idée d'offrir



aux familles éprouvées un carré de bristol, sur lequel il dessinait une ancre, des drapeaux et moulait en ronde le nom du soldat avec l'inscription : « Mort pour la France ». Plusieurs foyers avaient déjà leur diplôme encadré.

À la suite du torpillage de l'*Aurès*, monsieur Bijar attendit anxieusement la formule du maire. Elle vint un soir, et il ne put retenir un mouvement de révolte contre l'effroyable destin des hommes. Il répétait :

— Et Jean Le Blanc aussi ! Et Jean Le Blanc aussi !

— Il n'y a pas de doute, faisait le maire. Voyez la lettre : disparu !

Monsieur Bijar soupira :

— La pauvre femme !

Et le maire conseilla :

— Bijar, vous aurez des ménagements, n'est-ce pas ?

Il lui fallut un grand courage pour descendre vers la maison de Marie-Ange. Dans son émotion il traînait lourdement la jambe et des cailloux roulaient sous ses pieds. Quand il vit le pot de marguerites sur la fenêtre, les forces lui manquèrent. Il fit un détour pour gagner du temps et frappa à la porte du jardin.

Elle dit : « Entrez ! » et machinalement il avança dans la chambre. Elle fut surprise de le voir et s'exclama :

— Tiens ! c'est vous, monsieur Bijar !

Mais il répondit : « Oui, madame... » avec tant de désolation qu'elle se leva toute droite et cria :

— Qu'y a-t-il ?

Il n'osa pas répondre, fit un geste découragé. À cause de ses jambes inégales, il se tenait tout penché à droite, écrasant nerveusement sous ses doigts le bord de son chapeau. Elle le regardait et son visage devenait très pâle. Tout à coup elle porta les mains à ses yeux en s'écriant :

— Jean !... ah ! Jean !...

Longtemps on n'entendit que le halètement des san-

glots pressés. La chatte grise avait levé les paupières au bord du foyer. Monsieur Bijar s'était approché de la jeune femme et, la main sur son épaule, il répétait :

— Ma pauvre petite ! Ma pauvre petite !

La mère entra, chargée d'un lagot qu'elle venait de ramasser sous les pins. Elle comprit en voyant la scène :

— Misère ! dit-elle, c'est noté tout !

Puis elle demanda des détails et se lança dans les récriminations :

— Avec quoi qu'on va vivre, maintenant qu'on nous l'a tué ! Et la petite qu'est enceinte ! Et moi qui suis plus jeune ! L'pauvre monde c'est toujours l'pauvre monde quoi ! Trime ou crève ! Et ça n'a même pas sa peau à soi !

Monsieur Bijar intervint, parla de secours. Puis il offrit de faire un diplôme, en manière de consolation. Marie-Ange releva son visage trempé de larmes et trouva la force de lui dire :

— Merci...

Quand il l'apporta, huit jours plus tard, il trouva la jeune femme à son poste, près de la fenêtre. Il vit qu'elle coupait de vieilles chemises pour confectionner des brassières. Il sentit une émotion légère lui passer sur le cœur. Il déroula le diplôme et le lui montra :

Elle fit bonne contenance en dépit du chagrin qu'elle sentait lui remonter aux yeux. Elle lut l'inscription tout entière, regarda les ancres, les drapeaux et dit :

— C'est beau...

Au moment de se quitter, ils se donnèrent la main.

À présent le *P'tit-Moche* est délaissé : il pourrit dans la rivière, à côté des autres barques abandonnées qui s'effondrent un peu tous les jours. Le vieux Chérel a acheté, pour une poignée de sous, les avirons, une lune, un grappin. Les galopins jouent à bord et dispersent le plancher.

Marie-Ange a mis au monde un gros poupon qu'elle a nommé Jean, et on la voit, dans les beaux jours, bercer un moine sur le chemin, devant sa porte. Sa mère lui garde encore rancune de son veuvage. Chaque fois que Folgoël, l'aveugle, passe en tâtonnant du bout de son bâton, elle le donne en exemple :

— Au moins, lui, il a des rentes ! Ses femmes sont point à mendier !

Le village est désert, la campagne en friche et le golfe vide autour de lui. Les femmes vivent de l'allocation, petitement mais non sans paresse. Les vieux les plaisantent sur leur bonne mine. Elles répondent qu'il leur faut prendre des forces pour tenir la place des jeunes hommes qui reviennent mutilés et bons à rien.

Monsieur Bijar a repris le cours régulier de ses promenades qui le ramènent, plusieurs fois par semaine, sous la fenêtre de Marie-Ange. Elle reconnaît de loin le bruit de son pas inégal et, quand il paraît, elle a déjà les yeux levés pour le voir. Devant elle, il dissimule de son mieux sa claudication. Il s'arrête, sourit au nourrisson et l'appelle : « son élève ».

Dans la chambre, il y a toujours au mur le portrait du beau colosse Jean Le Blanc, mais aussi, à côté, le diplôme qui est de la main de monsieur Bijar. Marie-Ange les regarde souvent l'un et l'autre.

Les commères ont déjà jase, dans le village, sur les assiduités de l'instituteur. Quand on lui en parle, Marie-Ange baisse les yeux et hausse les épaules, comme pour dire : « Je ne suis qu'une faillie veuve de matelot : serait-ce possible ! »

Monsieur Bijar, qui a le respect des convenances, attend les délais admis pour faire sa demande.

FIN.

Dans notre prochain numéro nous commencerons la publication de :

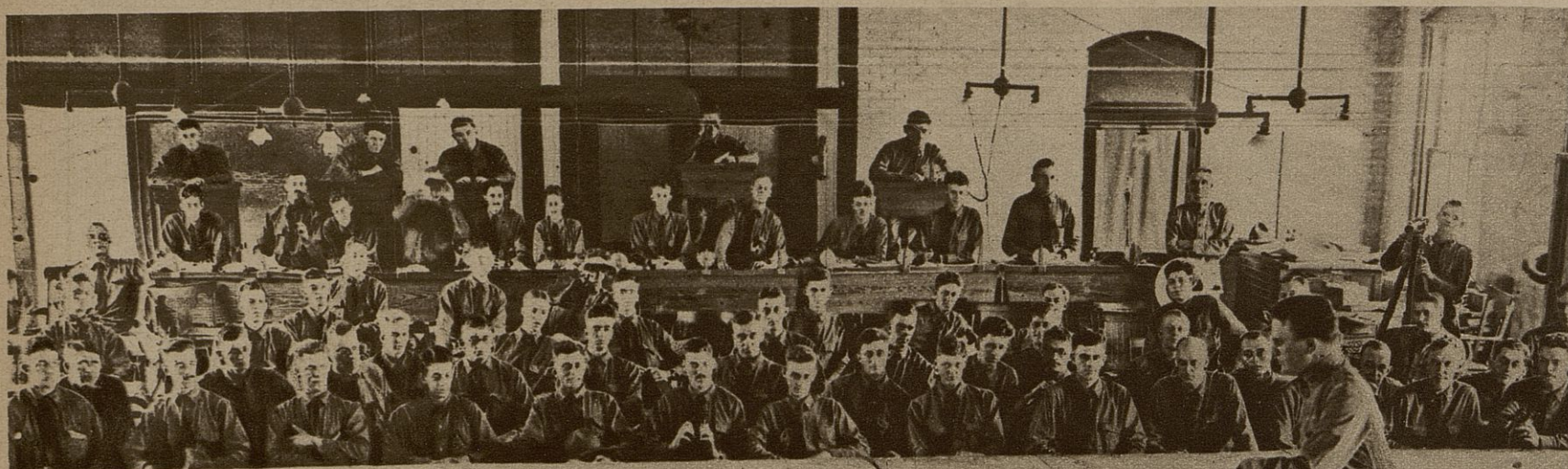
LOIN DES YEUX

par Henri PELLIER

Roman où la plus fraîche idylle est mêlée à une action particulièrement dramatique, et où se trouve posé l'un des problèmes les plus troublants qu'ait soulevés cette terrible guerre.

L'auteur, le romancier populaire HENRI PELLIER, retrouvera, nous n'en doutons pas, dans cette œuvre originale le succès que lui valurent ses ouvrages précédents parmi lesquels nous citerons : Les Cartons roses, Cœurs et Frimousses, Mimoulette, Le député Barisel, Les exploits d'un héros de 15 ans, Les trois Poilus, etc.

L'INSTRUCTION DES OFFICIERS AMÉRICAINS

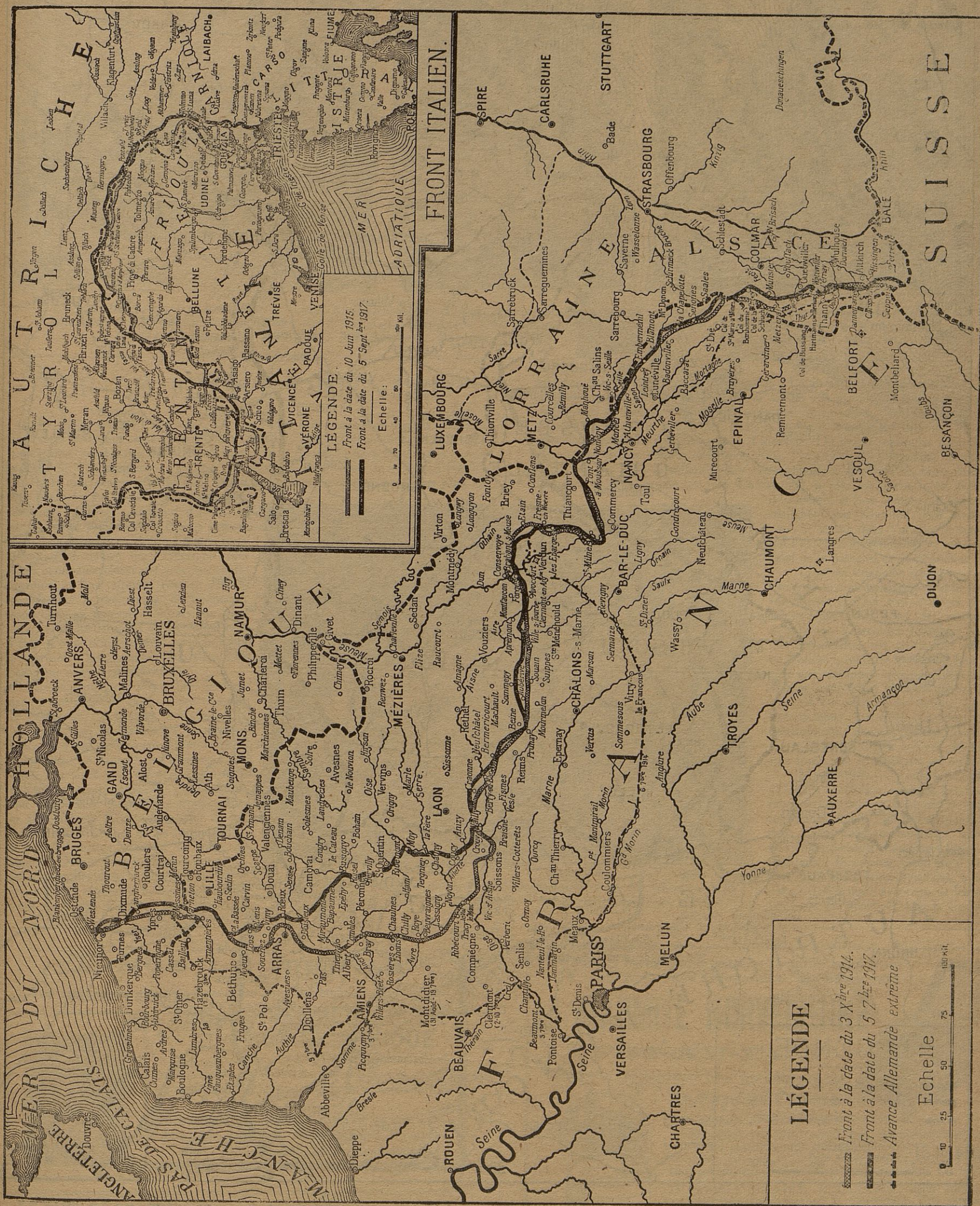


En Amérique, dans un fort, auprès duquel est établi un camp d'entraînement, quinze cents élèves officiers suivent différents cours d'art militaire. Nous les voyons ici, rassemblés autour d'une vaste estrade pendant qu'un instructeur leur fait un cours d'artillerie de côte. Les diverses positions que peuvent occuper sur un rivage des troupes supposées sont figurées sur l'estrade, et l'officier fait sa démonstration à l'aide de cette figuration. C'est presque une leçon de choses, et c'est une excellente préparation à celles que les élèves ne tarderont pas à recevoir sur le terrain.



Les Américains attachent avec raison une importance capitale à la coopération de l'aviation aux batailles auxquelles ils sont impatients de prendre part. Pendant que les appareils se construisent en quantités considérables dans une foule d'usines créées tout exprès, les futurs pilotes, dans différents camps d'entraînement, se préparent à leur mission sous la direction d'instructeurs français. Voici un de nos officiers aviateurs faisant son cours dans une de leurs écoles d'aviation. Dans le médaillon, un élève officier compare plaisamment sa taille avec celle d'un obus de douze pouces, qu'accompagnent des sacs à gargousses.

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LE FRONT RUSSE (d'après les Communiqués officiels)

SENLIS NE VEUT PAS OUBLIER



Le 2 septembre, en présence de M. Léon Bourgeois, ministre du travail, Senlis a commémoré le troisième anniversaire de l'occupation allemande. Sur la façade de l'Hôtel de Ville a été inaugurée une plaque portant les noms de M. Odent, maire de Senlis, fusillé, et de six malheureux ouvriers : MM. Aubert, Barbier, Cottrau, Dewert, Pommier, Rigault, assassinés avec lui.

SUR LE FRONT ORIENTAL

FRONTS RUSSE ET ROUMAIN. — Les Allemands montraient depuis quelques jours dans le secteur septentrional une activité qui ne semblait malheureusement pas trouver une contre-partie suffisante dans les lignes russes. Cette activité a fini par se traduire le 1^{er} septembre par une offensive en règle dans la région d'Ixkull. De là, le mouvement offensif s'est propagé les jours suivants aux secteurs plus au sud. Mais dès le 1^{er} les Allemands franchissaient la Dwina, au sud d'Ixkull et tout de suite prenaient du champ vers le nord. Une grande partie de l'armée russe lâchait pied devant eux : certains éléments cependant résistaient avec une réelle bravoure et leur attitude résolue retarda sensiblement la progression de l'ennemi ; mais celui-ci recevant renforts sur renforts, les bonnes troupes se trouvèrent hors d'état de tenir plus longtemps devant lui et le soir même les premiers obus allemands tombaient dans Riga.

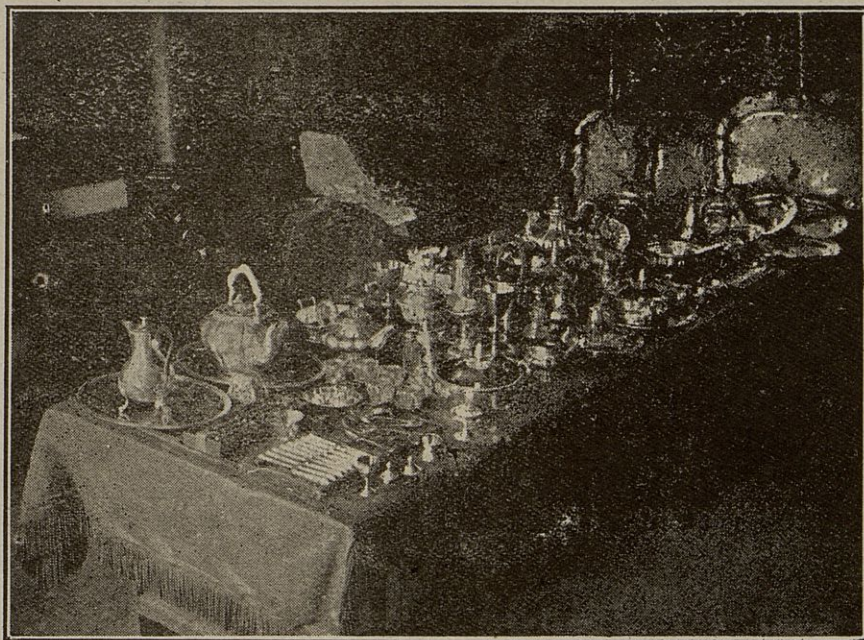
Le lendemain, 2 septembre, le commandement russe, ne pouvant pas compter sur l'ensemble des troupes, fait évacuer la rive gauche de la Dwina, et alors commence un vaste mouvement de retraite vers le nord-est. La plupart des régiments, du reste, n'avaient pas attendu l'ordre de repli pour tourner casaque. Enfin, le 3, pour les mêmes raisons, les troupes russes abandonnent Riga après avoir détruit le pont sur la Dwina et les fortifications, et les Allemands trouvent la ville en flammes. Depuis lors, les Russes ont continué à se replier dans la direction du nord-est, quelques régiments fidèles contre-attaquant de temps à autre, sans beaucoup

retarder par là la progression de l'ennemi ; l'état-major annonce cependant que les dispositions nécessaires sont prises pour arrêter son avance. L'abandon du secteur de Riga où les lignes russes étaient facilement défendables découvre Petrograd qui en est à quelque 500 kilomètres. Mais la région à franchir est difficile et dénuée de toutes ressources pour une armée d'invasion. De grands obstacles naturels peuvent y être utilisés pour la défensive. Puis, l'approche de l'automne, la mauvaise saison, et par suite la difficulté des communications par voie de terre rendent le déplacement d'une armée fort lent. La situation, si elle est grave, n'est donc pas

désespérée, et l'on compte sur les mesures réclamées par Korniloff pour rétablir en peu de temps dans l'armée la mentalité qui l'aidera à recommencer la lutte pour le salut de la patrie et de la révolution russes.

L'armée roumaine garde en face de l'ennemi une attitude remarquable quoique les Russes qui lui sont adjoints donnent fréquemment, eux aussi, des marques de défaillance. L'archiduc Joseph et le maréchal Mackensen ont repris leur offensive en Moldavie mais les Roumains leur opposent une résistance sérieuse. C'est dans le secteur comprenant Focsani que se déroulent en ce moment les actions les plus intéressantes. Nos alliés occupent là des positions que l'ennemi cherche, par de violentes attaques, à leur enlever. Jusqu'à ce jour toutes ces attaques ont été repoussées.

MACÉDOINE. — Grande activité sur ce front : les Bulgares ont, un peu partout, prononcé des attaques que nos troupes ont repoussées. Le 30, sur la Serka-di-Legen, deux fortes colonnes ennemies, après un vif bombardement, cherchent à enlever nos positions : le combat, bien qu'il se soit livré dans nos propres tranchées, a cependant tourné à notre avantage, et les assaillants ont été renvoyés à leurs lignes.



On a découvert à Ercheu, petite localité récemment libérée, des caisses remplies du produit des rapines des Allemands. Voici le contenu de l'une d'elles.

A NOS LECTEURS

Par suite de la grande affluence de commandes pour notre prime

AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

et pour permettre à nos artistes l'exécution irréprochable de ces portraits, nous sommes obligés de suspendre l'insertion des bons jusqu'à nouvel ordre.

Les bons de la dernière série ne seront valables que jusqu'au 30 septembre. Envoyez-nous donc de suite votre commande.



LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 151 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru en haut de la page 9 et représentant : « Un officier français examinant les lignes ennemies ».

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

VOUS ferez votre cuisine presque sans frais et ferez des économies en employant

LA MARMITE NORVÉGIENNE

“POT-AU-FEU”

Construite spécialement pour ses lecteurs par

Le Pays de France

Cette marmite existe en deux modèles :

1^{er} MODÈLE RIGIDE, carton fort, soigneusement construit et très pratique, utilisant la plupart des pot-au-feu, fait-tout, etc. Prise en nos bureaux : **15 fr. pièce.**

Envoi par colis postal, Paris **15 fr. 60**, départements **16 fr. 50**

2^e MODÈLE PLIABLE et LAVABLE, tissu indigène système “Ma Norvégienne” H. Chevallier. Très pratique pour les déplacements et très hygiénique, pouvant être lavé à volonté. Prise en nos bureaux : **19 fr. pièce.**

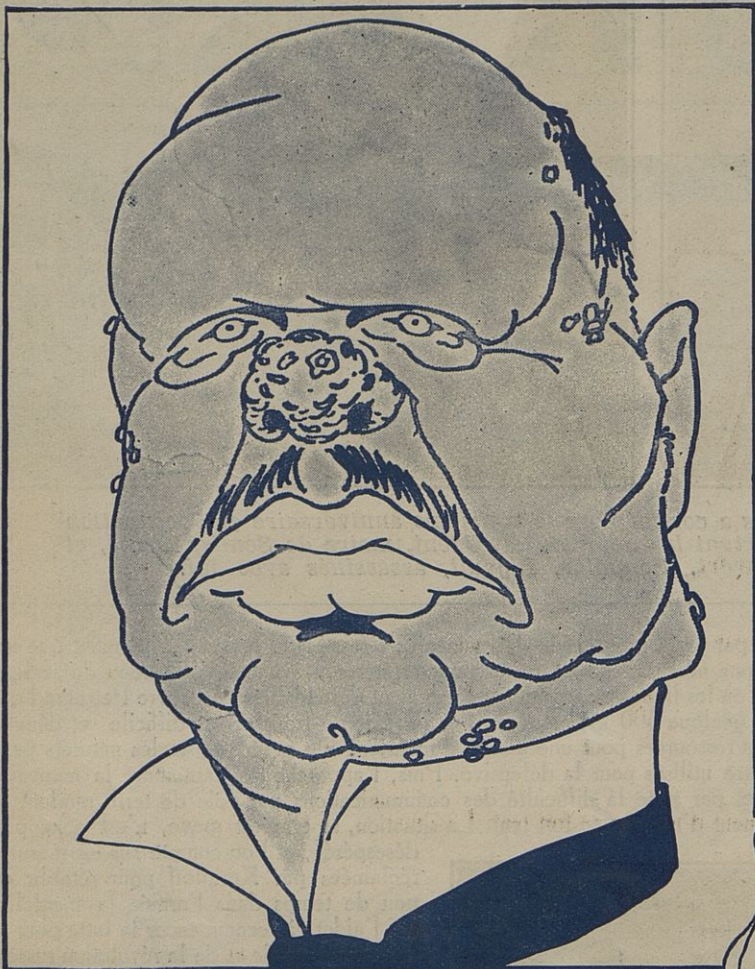
Envoi par poste, **19 fr. 50**

Contenance maximum du récipient pouvant être employé : 10 à 12 litres.

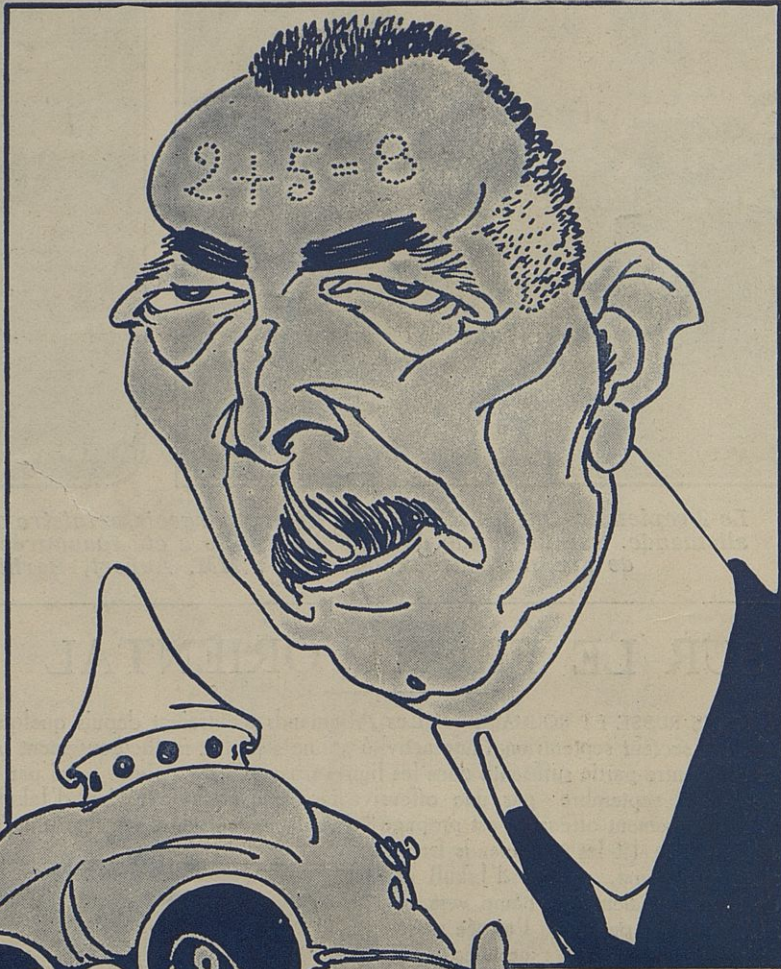


Adresser commandes et mandats au PAYS DE FRANCE, 6, B^d Poissonnière, Paris

La Guerre en Caricatures



BATOCKI.



HELFFERICH.



LUDENDORFF.



LE VIEUX DIEU ALLEMAND.

LES SUPRÊMES ESPOIRS DE L'ALLEMAGNE